



NOUVELLES

Carine Fernandez

**Le Châtiement des goyaves
et autres nouvelles**

Dialogues, 130 p.

Aujourd'hui chercheuse indépendante dans la région lyonnaise, Carine Fernandez a fugué au Moyen-Orient à l'âge de 16 ans et y a vécu une vingtaine d'années avant son retour en France. Trois romans, publiés chez Actes Sud entre 2003 et 2008 (*La Servante abyssine*, *La Comédie du Caire* et *La Saison rouge*), témoignent de son intime connaissance de ces pays.

Ces récentes nouvelles plongent encort les lecteurs dans des histoires orientales (en Egypte, Arabie saoudite, Irak et au Yémen). Des histoires fortes et souvent cruelles, rédigées dans une langue vive, parfois inventive et inspirée. On y croise des personnages décalés, en quête de renouveau et de liberté. Mais le rêve chez Carine Fernandez va souvent se briser les ailes sur les arêtes de la vie quotidienne façonnée par les mentalités et les usages.

Que l'on soit aux côtés d'un petit tailleur et d'une jeune passionaria sur la place Tahrir, en compagnie d'un garçon châtié pour avoir enfreint le saint jeûne du ramadan ou encore près d'un homme revenu sur ses pas, dans la maison magique de son oncle aujourd'hui dévastée et méconnaissable, le rêve ne s'affranchit que très partiellement de la réalité. Mais sous la plume de Carine Fernandez, les échecs ont quelque chose de roboratif et de libérateur, ils mettent de l'effervescence dans la conscience du monde.

Donnant du relief aux élan contradictoires de ces pays, l'auteure voue une attention particulière à la condition féminine. Il y a certes «les voiles multicolores faisant trop souvent place au sinistre niqab – ces «boîtes aux lettres» comme les nomme le petit tailleur cairote –, mais aussi, en contrepoint, cette deuxième et jeune épouse, «une Saoudienne moderne qui parle anglais avec l'accent des séries télévisées américaines» et qui «n'apprendra jamais à jouer du piano, elle n'aime que la télé-réalité». Des scènes poignantes traversent ces nouvelles, par exemple Ebetsam, qui a un *djinn* (mauvais esprit), et se met à hurler juste après l'effondrement d'un mouton mal tué par le sacrificateur, «[...] le cri venait d'ailleurs, du fond de la détresse humaine, et plus loin encore, de toute la souffrance animale et au-delà, de la douleur terrible des vivants». **Jean-Bernard Vuillème**